

chaleur et un beau désordre dans le groupe des vices renversés par un rayon qui part du nom de Jésus. On remarque surtout l'autel à gauche, sous lequel repose, dans un tombeau de bronze doré, orné de pierreries, le corps de saint Ignace. Cet aventurier espagnol, rempli d'exaltation et un peu fou, mourut en 1556, et fut canonisé en 1622. Les généraux ses successeurs, et entre autres Lainez, homme à comparer, pour le talent, au cardinal de Richelieu, et même à saint Paul, ont fait les jésuites ce qu'ils sont. Je voudrais bien qu'un athée écrivit leur histoire *sine ira et studio*. Cette société n'est-elle pas l'une des plus remarquables, depuis celle instituée par Lycurque, depuis celle instituée par Moïse? M. de Lalande disait : « Savez-vous pourquoi tous les prêtres du monde me prônent ? c'est que je suis un athée-jésuite ! »

Ce sont deux Français qui sont coupables des exécrales sculptures que l'on voit auprès du tombeau de saint Ignace, MM. Legros et Théodon. En sortant del Gesù, on arrive bientôt à une petite place, de laquelle on aperçoit les trois palais placés sur le mont Capitolin, et le grand escalier qui y conduit. Tout cela n'a rien de fort beau; mais il y a des jours où l'on est ému par les souvenirs de l'histoire et par ce grand nom de Capitole.

13 décembre. — Mes compagnons de voyage sont déjà un peu *las d'admirer*; chaque jour ils attendent avec impatience leurs lettres de Paris. J'ai le rare bonheur de passer ma vie avec des personnes d'un esprit fort aimable et du commerce le plus doux; mais, dans ce qui me semble une belle fresque, elles ne voient encore qu'un morceau de mur enfumé.

Il faut des études préparatoires pour le voyage de Rome. Ce qui ajoute au désagrément de cette fâcheuse vérité, c'est que tout le monde, dans la société de Paris, croit fermement aimer

les beaux-arts et s'y connaître. C'est par amour pour les beaux-arts que l'on vient à Rome, et là, cet amour vous abandonne, et, comme à l'ordinaire, la haine est sur le point de le remplacer.

La perfection de ces maudites études préparatoires, auxquelles il faut bien en venir après quelques jours d'humeur, serait que l'œil apprit à voir sans que le cerveau s'affublât des préjugés du maître *qui enseigne à voir*.

La poste aux lettres, à Rome, est vers le milieu du Corso, sur l'admirable place Colonna (ainsi nommée à cause de la colonne élevée en l'honneur de Marc-Aurèle-Antonin). Ce matin, à notre grand chagrin, le courrier est en retard de huit heures, et il a été décidé de ne pas s'écarter des lieux où nous pouvions le rencontrer. Il fallait trouver une course à faire sur la route du nord, par laquelle arrivent les lettres de France. Nous sommes sortis par la porte del Popolo. A deux milles de là nous avons trouvé le Ponte-Molle. C'est sur ce pont, appelé jadis Milvius, que Cicéron fit arrêter les ambassadeurs allobroges (dauphinois), qui, dans l'intention de délivrer leur pays du joug des Romains, ou plutôt pour se lier avec la faction dominante, avaient conspiré avec Catilina. Nous avons cherché à reconnaître le paysage placé par Raphaël dans la grande bataille du Vatican. Constantin battit son rival Maxence entre le Ponte-Molle et le lieu appelé Saxa Rubra.

En 1552, Jules III fut délivré des mains des Allemands le jour de Saint-André. Il fit élever par Vignole un petit temple, chef-d'œuvre d'élégance, en l'honneur de cet apôtre. On le trouve à gauche, en revenant vers la porte del Popolo. De là nous sommes allés à la jolie cassine dite du *pape Jules*. Rien de plus gracieux et de plus agréable à habiter en été; mais il faudrait ne pas craindre la fièvre. C'est ainsi que devrait être le Trianon à Versailles. Nos compagnes de voyage en ont eu l'idée; c'est un progrès. Quelque Anglais riche devrait placer

dans son parc une copie de cette villa, chef-d'œuvre de Balthazard Peruzzi.

Le palais voisin fut élevé par Vignole. On y voit des fresques de Zuccari, peintre médiocre, mais qui font plaisir à cause du lieu où on les rencontre.

La porte del Popolo, quoique arrangée par Michel-Ange, est peu frappante; mais l'église voisine, Sainte-Marie-du-Peuple, est fort belle. Les tombeaux qu'on y voit furent élevés vers l'an 1540; c'était le siècle du bon goût. Le sac de Rome en 1527 avait dispersé les élèves de Raphaël; mais, dès que l'esprit des Romains put oublier les horreurs de la guerre et songer aux beaux-arts, ils revinrent aux idées qui avaient régné avec Léon X.

Vers l'an 1099, quelque homme adroit épouvanta le peuple de Rome de l'ombre de Néron, mort seulement mille trente et un ans auparavant. Le cruel empereur, enterré dans le tombeau de sa famille sur le *Collis Hortulorum* (mont des Jardins), aujourd'hui Monte-Pincio, s'amusa à reparaitre de nuit pour tourmenter les vivants. Probablement à cette époque on ne faisait pas grande différence entre un démon et un *empereur romain*, persécuteur des chrétiens. L'on ne manqua pas de bâtir la jolie église où nous sommes, et Néron, effrayé, n'a plus reparu. Si vous aimez en peinture la vénérable antiquité, cherchez dans la première chapelle à droite en entrant, et dans la troisième, des ouvrages du Pinturicchio, élève du Pérugin et compagnon de Raphaël. Les tableaux de ce peintre (je parle de ceux de Rome et non des immortelles fresques de Sienna) sont plus curieux qu'agréables, ils inspirent ce qu'on appelle un *intérêt historique*. On le retrouve encore ici à la voûte du chœur.

Il faut examiner deux beaux tombeaux du Sansovin. Le tableau de la chapelle qui est à droite du maître-autel est d'An-

nibal Carrache; c'est une *Assomption*. Les deux tableaux voisins sont de Michel-Ange de Carravage; ce grand peintre fut un scélérat. L'avant-dernière chapelle appartient à la famille du banquier Chigi, pour qui Raphaël peignit la *Farnesina*. On dit que cette chapelle Chigi fut élevée sur ses dessins. L'exécrable goût du dix-huitième siècle éclate dans le tombeau de la princesse Odescalchi-Chigi.

Vers 1760, les artistes d'Italie ne valaient guère mieux que les nôtres. Du reste, l'humidité a gâté presque tous les tableaux. Le désir d'orner les églises de peintures s'empara des gens riches vers l'an 1500; mais il est heureux que depuis on ait eu l'idée de former des galeries; une toile peinte à l'huile ne reste pas impunément deux siècles dans une église. Au sortir de Sainte-Marie-du-Peuple nous avons examiné l'obélisque placé entre la porte et le Corso. On aperçoit de là, dans toute leur longueur, trois rues fort droites qui traversent de part en part toute la Rome moderne, qui, comme vous savez, est bâtie dans le champ de Mars de la Rome antique. La plus longue, celle du milieu, s'appelle le Corso, parce que de temps immémorial on y fait des courses de chevaux, plaisir particulier au peuple italien et dont il est fou; c'est comme les combats de taureaux en Espagne.

La rue de Ripetta, à droite en entrant à Rome, conduit au port sur le Tibre. Les grosses barques qu'on y voit attachées viennent de Naples ou de Livourne. La rue à gauche s'appelle del Babuino. Le voyageur égaré se reconnaît dans Rome au moyen de ces trois rues et du Tibre, qui court à peu près du nord au sud. Mais souvent l'on se trouve dans une vallée tortueuse entre deux collines; alors le voyageur se dirige à l'aide d'une petite boussole placée derrière sa montre et d'un petit plan de Rome grand comme la main qu'il faut toujours avoir sur soi, ainsi que son *permis de séjour*.

L'obélisque de la place du Peuple est de granit rouge couvert d'hieroglyphes; il a soixante-quatorze pieds de haut. La mode, toute-puissante dans les sciences comme ailleurs, fait qu'en 1829 on croit fermement à Rome aux découvertes hiéroglyphiques de MM. Young et Champollion. Le pape Léon XII les protégeait; car enfin un prince, au dix-neuvième siècle, doit bien protéger quelque chose de relatif aux arts ou aux sciences. Croyons donc, jusqu'à de nouvelles découvertes, que cet obélisque fut érigé à Héliopolis par le roi Ramessès pour servir de décoration au temple du Soleil.

Les deux églises élevées par le cardinal Castaldi à l'entrée du Corso sont d'un effet médiocre. Comment un cardinal n'a-t-il pas senti qu'il ne faut pas élever une église pour *faire pendre* à quelque chose? C'est ravaler la majesté divine.

Ce sont pourtant ces Français, qui quelquefois font des choses si ridicules à Paris, qui ont construit ces rampes admirables qui du niveau de la place du Peuple conduisent au sommet du Monte-Pincio. Il faut tout dire: il y avait à Rome, vers 1810, un architecte du plus rare talent, Raphaël Sterni, et Rome est trop petite ville pour que l'intrigue et les mensonges des journaux puissent assigner un rang aux artistes.

La petite plaine qui couronne le Pincio est assez vaste pour offrir une promenade suffisante aux personnes en voiture. Au centre du jardin s'élève un obélisque; les arbres plantés par ordre de Napoléon sont déjà grands. Du côté de la villa de Raphaël le jardin se termine au mur d'enceinte de Rome, qui (si à hauteur d'appui et s'élève de cinquante ou soixante pieds au-dessus de la petite vallée qui de la porte Pia descend à la villa Borghèse.

Dès qu'on voit une promenade plantée d'arbres en Italie, on peut être assuré qu'elle est l'ouvrage de quelque préfet français. La promenade de Spolète, par exemple, est due à M. Rœ-

derer. Les Italiens modernes abhorrent les arbres; les peuples du Nord, qui n'ont pas besoin d'ombre vingt fois par an, les aiment beaucoup; cela tient à l'instinct de cette race d'hommes née dans les bois.

Le jardin du Pincio n'est pas enterré comme celui des Tuileries; il domine de quatre-vingts ou cent pieds le cours du Tibre et les campagnes environnantes. La vue est superbe. Là, en hiver, vers les deux heures, on voit assez souvent les jeunes femmes de Rome descendre de leur carrosse et se promener à pied; c'est leur bois de Boulogne. La promenade à pied est une innovation française. Les maisons d'éducation établies pour les jeunes filles par Napoléon commencent à changer les mœurs; il y a plus de promenades et moins de sigisbées. On ne dit plus à un étranger: « Monsieur, vous ne pouvez pas être présenté en ce moment à la princesse une telle, car elle est *innamorata*. » Un jour, au Pincio, je fus frappé de la tournure d'un homme remarquablement spirituel et un peu triste qui se promenait un gros bâton à la main; c'est M. Jérôme Bonaparte; il fut roi, et commandait une division à Waterloo.

Le parti *ultra* de Rome a gâté la mémoire de ce bon Pie VII en lui attribuant, par de grandes inscriptions sur marbre, tous les ouvrages de l'administration de Napoléon dans Rome. Cela m'a choqué ce matin au jardin du Pincio.

En avançant dans le Cours, on trouve le palais Ruspoli, dont le plus beau café de Rome occupe le rez-de-chaussée; on est frappé de la magnificence des salles et de leur peu de propreté. Le travail d'essuyer une table de marbre vingt fois par jour est le pire des supplices pour un Romain; le Français des basses classes, au contraire, se plaît dans l'activité. Différence de la race gauloise et de la romaine. Les Romains étaient beaucoup moins grands que les Gaulois et en avaient peur. Fort mécontents du café Ruspoli, nous sommes entrés

vis-à-vis, dans l'église de San-Lorenzo-in-Lucina, où l'on voit un beau crucifix attribué au Guide. Là furent déposés les restes du Poussin. M. le vicomte de Châteaubriand va lui faire élever un tombeau. Nous avons été chassés de cette église paroissiale par une mauvaise odeur bien prononcée.

Au coin de la place existait, dans le Corso, l'arc de triomphe de Marc-Aurèle, que le pape Alexandre VII fit barbarement démolir en 1660, afin, dit l'inscription, d'élargir la rue qui eût pu circuler tout autour. Le nombre de monuments antiques détruits par les papes ou leurs neveux est fort considérable. On en rougit depuis quelques années, et les faiseurs d'itinéraires ont ordre de n'en point parler. Mais d'abord Alexandre VII croyait bien faire, et si les papes eussent habité toute autre ville que Rome, auraient-ils pris dans leur jeunesse le goût des beaux-arts, qui les porta, une fois parvenus au trône, à faire élever tant de monuments magnifiques? Nous voyons le palais Fiano, bâti vers l'an 1300 sur les ruines d'un palais de Domitien.

16 décembre. — La rue du Corso, envers laquelle l'odeur de choux pourris, et les haillons aperçus dans les appartements par les fenêtres, m'a rendu injuste pendant deux ans, est peut-être la plus belle de l'univers.

Un sentier dans une montagne peut être beau par la vue dont on jouit en se promenant. Le Corso est beau à cause des pierres qui sont rangées les unes au-dessus des autres. Les palais qui bordent cette rue ont beaucoup de *style*. Ce style est sublime et fort supérieur à celui de la rue Balbi de Gènes. Regent-Street, à Londres, étonne, mais ne fait aucun plaisir et n'a pas de *style*. On voit des barbares fort riches, les premiers hommes du monde pour le *steam-engine* et le jury, mais qui du reste ne sont sensibles qu'à la sombre mélancolie de l'ar-

chitecture gothique, ou, ce qui revient au même, au monologue de Hamlet, tenant à la main le crâne d'Yorick.

La rue Saint-Florentin, quand on y entre par la rue Saint-Honoré, et qu'on regarde la terrasse des Tuileries, peut donner quelque idée du Corso à Rome.

Tous les enterrements de bon ton viennent y passer à la nuit tombante (à vingt-trois heures et demie). Là, au milieu de cent cierges allumés, j'ai vu passer sur un brancard et la tête découverte la jeune marquise Cesarini Sforza, spectacle atroce et que je n'oublierai de ma vie, mais qui fait penser à la mort, ou plutôt qui en frappe l'imagination, et par là, spectacle fort utile à qui règne en ce monde en faisant peur de l'autre.

La rue du Corso est par malheur étroite et humide, à peu près comme la rue de Provence à Paris; elle est bornée au levant par une suite de collines.

Le palais Chigi a des défauts; mais, par sa masse imposante, il contribue à faire vivre le nom du fameux banquier, contemporain de Raphaël. Quel que soit un homme à millions, en employant les meilleurs sculpteurs et architectes de son siècle, il a une chance d'être immortel. Si Samuel Bernard avait fait élever à Paris une copie exacte du palais Farnèse ou du palais Barberini, il serait connu autrement que par les jolis vers de Voltaire sur les trois Bernard; surtout si ce palais était situé au coin du boulevard et de la rue du Mont-Blanc; il donnerait du caractère à tout ce quartier.

On va voir au palais Chigi quelques bonnes statues grecques et cinq ou six tableaux des Carraches, du Titien et du Guerchin. Les étrangers réservent ce palais pour les jours de pluie. Nos compagnes de voyage ont été extrêmement frappées de deux petits ouvrages du Bernin, qui représentent la *Mort* et la *Vie*. La *Vie* est figurée par un bel enfant de marbre blanc, qui dort sur un coussin en pierre de touche. Vis-à-vis est une tête

de mort, aussi en marbre blanc, sur un coussin noir. Ceci rappelle bien le catholicisme; les anciens auraient eu horreur d'un tel spectacle¹.

Au milieu de la jolie place voisine s'élève la colonne Antonine; elle est composée de vingt-huit blocs de marbre blanc placés les uns sur les autres. Son diamètre est de onze pieds et demi, et la hauteur totale de cent quarante-huit pieds. A l'aide d'un petit escalier fort incommode on arrive au sommet. L'ancien piédestal de cette colonne est enterré de onze pieds. Ce fut le grand homme Sixte-Quint qui la fit restaurer en 1589. Il fit placer au sommet une statue de bronze dorée, nommée Saint-Paul.

Les bas-reliefs qui entourent le fût de la colonne sont relatifs aux exploits de l'empereur Marc-Aurèle contre les Allemands. Ces bas-reliefs, souvent imités de ceux de la colonne Trajane, leur sont bien inférieurs. La forme totale de la colonne Antonine n'est pas bonne; elle fait le tuyau de poêle (terme d'artiste); mais l'ensemble de la place est fort joli. Comme nous examinions, avec nos lorgnettes, la statue du grand homme saint Paul, qui a remplacé celle d'un homme grand par la bonté, le courrier de France est arrivé, et toutes nos idées d'antiquités se sont envolées. Nous avons couru à la petite grille où, par protection (car tout est protection à Rome), nous avons obtenu nos lettres cinq minutes avant le reste du peuple. Nous avons dévoré les journaux de Paris, et jusqu'aux annonces de chevaux à vendre et d'appartements à louer.

21 décembre. — Voici quinze jours que nous sommes éveillés dès les quatre heures du matin par les *piferari* ou

¹ Voyez à la galerie de Florence le beau *Génie de la Mort*. Canova, quoique très-pieux, était révolté de ces grossièretés, d'autant plus excrables, qu'elles sont plus vraies; mais elles frappent fort.

joueurs de cornemuse. Ces gens-là dégoûteraient de la musique. Ce sont de grossiers paysans couverts de peaux de mouton, qui descendent des montagnes des Abruzzes, et viennent donner des sérénades aux Madones de Rome, à l'occasion de la Nativité du Sauveur. Ils arrivent quinze jours avant Noël et ne partent que quinze jours après; on leur donne deux *paoli* (un franc quatre centimes) pour une sérénade de neuf jours, soir et matin. Mais, pour être bien vu des voisins et ne pas encourir une dénonciation au curé de la paroisse, tout ce qui a peur de passer pour libéral s'abonne pour deux *neuvaines*.

Rien n'est odieux comme d'être réveillé au milieu de la nuit par le son mélancolique des cornemuses de ces gens-là, il agace les nerfs comme celui de l'harmonica. Léon XII, qui en avait éprouvé l'ennui avant de monter sur le trône, leur a fait enjoindre de ne pas réveiller ses sujets avant quatre heures. Au fond de chaque boutique, à Rome, on voit une Madone éclairée le soir par deux lampes. Il n'est pas de Romain, je crois, qui n'ait aussi une Madone dans son appartement. Ils sont fort attachés à la mère du Sauveur; et, quoique la police se mêle de *protéger ce culte*, elle n'est pas encore parvenue à diminuer la ferveur du peuple. J'ai vu des artistes, qui craignaient de passer pour libéraux, peindre une Madone à fresque sur le mur de leur atelier, et payer quatre *paoli* aux *piferari* pour avoir deux neuvaines de sérénades. Le *piferaro* à qui j'ai eu affaire pour mon petit appartement m'a dit qu'il espérait rapporter chez lui trente écus (cent soixante-un francs), somme énorme dans les Abruzzes, et qui lui permettra de passer sept ou huit mois sans travailler. Il m'a demandé si je croyais que Napoléon fût mort; il aimait ce grand homme évidemment; cependant il a fini par me dire: « S'il eût continué à être le plus fort, notre commerce tombait à rien (*andava a terra*). » Il a beaucoup considéré mes pistolets étalés dans ma